

collection *singuliers pluriel*

Nathalie de Courson

À bout

© éditions isabelle sauvage, 2019
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-06-5
ISSN : 2275-3893

éditions] isabelle sauvage

Perte de la perte de tout d

Dans la poubelle du vieil About, après son départ pour l'hôpital psychiatrique, je trouve une enveloppe agrafée, déchirée, et vide. Sur l'enveloppe, son écriture : *trouvé après perte de la perte de tout d*

Quel mot devait suivre ce *d*?
droit... domicile... dieu... désir?

Ou *d* première lettre d'une nouvelle et interminable *perte de la perte de*?

Une enveloppe agrafée, déchirée, et vide. Jetée par lui après avoir trouvé *perte de la perte de tout d*

Je m'accroche à ce *d* qui défait.

Pressentiments

Là-bas, à Péricourt, ça commence par poussées d'agitation. Doigts qui dérapent sur un digicode, trousseau de clés perdu, portes claquées, papiers par terre, maman accusée, saccage dans la maison impeccable et qui sent bon.

Et puis tout se calme. Devant les charmes sages les mésanges se pourchassent. Il y a les champs qui s'étendent, les bandes de gazon tondu, les hêtres verts derrière le banc, le massif de roses en demi-lune, les hortensias bleus, les hydrangeas mauves, et les tiroirs qui se désarticulent.

Bouton de chauffage poussé à fond, grondements, cognements dans le mur, lézardes qui s'agrandissent, maman accusée, épuisée, cuve de fuel qui déborde, marée noire en sous-sol.

Et puis le mari de Josyane vient réparer. Les cuivres et les couteaux brillent sur la crédence, les mésanges picorent leur noix de coco sur le perchoir, et les choses grondantes lézardent les murs.

Le vieil About compte les corneilles sous le pommier, douze, mais il n'achève plus ses livres préférés.

Par les fenêtres les nuages continuent à passer. Ils ont leurs turbulences à eux.

Les cinq enfants du vieil About sont inquiets.

– Ici, à Paris, se dit Quintette, les métros grondent continûment dans les sous-sols, et les files d’attente des magasins sont peuplées de vieillards et de vieillardes qui m’atteignent comme des pressentiments.

Un vieux à odeur âcre occupe le rayon fruits et légumes, appuyant ses gros doigts sur plusieurs touches de la balance. Je retiens ma respiration: «C’est des Williams ou des Conférence que vous avez?» Il répond d’un ton sec, ou bourru, ou préoccupé, ou humilié: «Des Williams.» J’appuie sur la touche, il ne remercie pas. En moi surgit une aigreur confuse: grigou, égoïsme, orgueil, tyrannie... une aigreur qui déborde.

À la caisse, il est encore là, devant moi. Il laisse tomber sa canne, tente des mouvements des bras et du torse pour la récupérer, ses yeux de hanneton retourné se fixent sur moi. Je ramasse la vieille canne, il bredouille un remerciement, je murmure un sourire. Au milieu des vagues de grigous, égoïsme, orgueil, tyrannie, le mot *dignité* se met à flotter comme un bouchon qui apparaît et disparaît.

Là-bas, à Péricourt, maman essaie de tenir le vieil About qui s’agite dans la file d’attente, ils se rapprochent peu à peu de la caisse.

– Ici, à Tokyo, se dit Benjamin, j’observe les vieillards et les vieillardes.

À la caisse du *Seiyu*, je pose mes affaires sur le tapis derrière deux clientes. Quel âge a la plus vieille?

Voilà qu’elle vacille, tombe, tout s’arrête. Sa fille dit: «Qu’est-ce qui t’arrive? Lève-toi, maman, il faut payer.» La vieille dame balbutie: «J’ai glissé» et reste au sol, elle me regarde intensément. Je donne aussitôt des ordres: «Apportez un fauteuil, asseyez-la quelque part, ce n’est peut-être qu’un léger malaise.» Tout a la netteté tranchante des rêves. Le monde est là et un élément s’en effondre, un fragment de falaise s’effrite et tombe dans la mer. On relève la vieille dame, ses jambes se dérober à nouveau, on la traîne vers un fauteuil, les marchandises accumulées sur le tapis noir s’entrechoquent doucement comme des épaves. «Lève-toi, maman, ne reste pas comme ça.» La vieille petite fille ramasse les marchandises et les range. Le regard suppliant de la mère est toujours fixé sur moi, de plus en plus voilé, vitreux, elle s’affaisse dans le fauteuil, je dis: «Il vaudrait mieux téléphoner aux secours.» Tout est rapide et familier, écrit d’avance, prévu depuis très longtemps. Un magasinier aux gestes vifs m’aide à allonger la masse lourde et molle sur un manteau et prend son téléphone.

Se dégager d'elle. Je jette mes marchandises dans mon sac et casse un œuf. Le visage gris est tourné vers moi, je lui dis : « Reposez-vous, dans deux minutes... » Je peux sortir, les pompiers vont s'en occuper, des jeunes gens vigoureux qui l'appelleront « Obaasan ». Tout va se remettre en place, je peux partir, la terre ne tremble pas sous mes pieds, la tête me tourne un peu, il n'y a plus de devant ni de derrière, les caissières ont des yeux placides.

Dehors, je marche derrière un très vieux « ojiisan » qui tient par la main un tout petit garçon.

—

Là-bas, à Péricourt, maman s'est effondrée. En janvier, ses inspirations sont devenues courtes, happées, et ses expirations longues, écumantes, rocailleuses. Je n'ai pas assisté au dernier souffle et je me demande comment on arrête de respirer. Le vieil About s'agite désormais seul dans la file d'attente.

—

Ici, à Paris, moi Triolette, je suis sortie de la librairie *Le Phénix* avec les deux livres qui doivent tout m'expliquer. « La vie est un lent et irréversible épuisement » du souffle, dit le premier livre. Les fantômes n'existent pas. À la mort, l'homme retourne à l'état de masse informe comme celle de l'œuf que l'on casse avant qu'il ne soit couvé.

Je fais la queue au distributeur de billets, à une distance raisonnable de la cliente précédente, une petite vieille qui a posé sa canne dans un angle. C'est la même canne de bois noire que celle de maman, mais plus usée, la peinture de la poignée est écaillée. Si je fermais les yeux pour ne garder dans mon champ visuel que la canne et le bras de la vieille devant les touches de la machine, je pourrais croire à une résurrection de maman. La silhouette est toutefois plus voûtée. « Elle a la bosse de bison », me souffle maman. Elle est accompagnée d'une jeune fille aux cheveux longs et blonds comme moi quand j'étais petite et qui l'aide à sélectionner les rubriques. C'est le moment où elle doit composer son code secret. Va-t-elle s'en souvenir ? Il y a une tension dans le dos, le bras se raidit, le doigt appuie trop fort et trop longtemps sur les touches. La jeune fille avec discrétion se retourne vers moi, c'est une femme d'une cinquantaine d'années aux yeux cernés, au visage inquiet et marqué. Je lui souris, elle me sourit, il lui manque une incisive. La vieille dame a réussi son opération, heureuse de son sursis. Elle touche et compte et recompte ses billets au milieu de la rue, les plie en quatre, les déplie, les retouche, les enfourne en désordre dans son portefeuille et reprend sa canne noire.

« Les fluides subtils s'évaporent », disait le premier livre. Et moi aujourd'hui je peux presque toucher l'absence de maman, demain un peu moins, et un jour je ne saisirai plus rien. L'oiseau qui sort de chaque coquille est un autre oiseau.

J'ouvre mon deuxième livre: «J'ai entendu le maître dire: Celui même qui n'a jamais été au bout de lui-même, celui-là y sera poussé par la mort de ses parents.»

—

Là-bas, à Péricourt, le vieil About ne trouve plus son portefeuille, il retourne ses poches, finit par y jeter les billets et, sourd à l'avertissement sonore, laisse la carte bleue dans la fente du distributeur.

—

— Ici, à Dijon, se dit Quartette, la vieille manucure roule sur mes mains du gros sel enrobé de cannelle. «C'est du sel gommant de la mer Morte, vous pouvez l'acheter en pot d'un kilo. Du sel de la mer Morte, de la Mer Morte, de la Mère Morte», répète-t-elle en pétrissant mes mains de ses doigts noueux, dans la cave du salon de coiffure qui sent la cannelle et l'ammoniaque.

Il faut faire attention, très attention, en traversant la route, de ne pas glisser sur le verglas. Il faut que je me couvre contre le froid et que je fasse une prise de sang à mes cheveux, ils trottent moins bien que l'hiver dernier.

—

— Ici, à Kuala Lumpur, se dit Primus, j'ai donné rendez-vous à maman pour lui montrer ma nouvelle maison à

flanc de colline, avec piscine à débordement et vue sur la forêt tropicale Bukit Gasing. Je marche pour la rejoindre mais j'ai pris trop de bagages avec moi, l'air est moite, j'ai beaucoup trop chaud, je n'arrive pas à avancer. Il faut que je la prévienne de mon retard mais mon iPhone est encombré de widgets et je ne trouve pas mes contacts. Je me traîne sur les genoux, à quatre pattes. Pourtant il faut que je montre à maman ma nouvelle installation, du même côté de la rue, derrière la rangée de palmiers. Je me traîne et je peine et je me débarrasse de ce rêve pénible.

—

En février, je marche sur la plage de Merville: Moi morne, plage morne. Ciel ni bas ni haut ni gris ni bleu. Mer loin, sable lourd, mouettes rauques. J'ai aux pieds les dernières chaussures de maman, grises à bandes noires, bonnes pour marcher dans le sable. Elles étaient rangées dans son placard de l'hôpital de Divion. Elle les a enlevées en arrivant et ne les a plus jamais remises. On habille les morts mais on ne leur met pas de chaussures dans les cercueils.

— C'est normal, les morts ne marchent pas, dit en moi Quintette.

Les grains de sable collent à mes semelles. Ma sueur se mêle à l'ancienne sueur des pieds de maman.